

Concert du 6 janvier 2013

LES CANTATES

Intégrale des cantates de Jean-Sébastien Bach
Quatorzième saison

Prélude BWV 535

Cantate BWV 13 *Meine Seufzer, meine Tränen*

Prélude et fugue BWV 539

Aurore Bucher soprano

Christophe Laporte alto

Benoît Porcherot ténor

Jean-Louis Serre basse

Sébastien Marq, Pierre Hamon flûtes à bec

Laura Duthuillé hautbois de chasse

Simon Heyerick, Koji Yoda violons

Sylvestre Vergez alto

Thomas de Pierrefeu violone

Benjamin Alard clavecin

Frédéric Rivoal orgue, coordination

Prochain concert le 3 février à 17h30

cantate " Mit Fried und Freud fahr ich dahin " BWV 125

coordination artistique Bruno Boterf

Temple du Foyer de l'Âme, 7 bis rue du Pasteur Wagner

75011 Paris, métro Bastille

(libre participation aux frais)

www.lescantates.org

Meine Seufzer, meine Tränen BWV 13

Aria

*Meine Seufzer, meine Tränen
Können nicht zu zählen sein.
Wenn sich täglich Wehmut findet
Und der Jammer nicht verschwindet,
Ach! so muss uns diese Pein
Schon den Weg zum Tode bahnen.*

Recitativo

*Mein liebster Gott lässt mich annoch
Vergebens rufen und mir in meinem Weinen
Noch keinen Trost erscheinen.
Die Stunde lässt sich zwar wohl von ferne
sehen,
Allein ich muss doch noch vergebens flehen.*

Choral

*Der Gott, der mir hat versprochen
Seinen Beistand jederzeit,
Der lässt sich vergebens suchen
Jetzt in meiner Traurigkeit.
Ach! Will er denn für und für
Grausam zürnen über mir,
Kann und will er sich der Armen
Itzt nicht wie vorhin erbarmen?*

Recitativo

*Mein Kummer nimmet zu
Und raubt mir alle Ruh,
Mein Jammerkrug ist ganz mit Tränen ange-
füllt,
Und diese Not wird nicht gestillt,
So mich ganz unempfindlich macht.
Der Sorgen Kummernacht
Drückt mein beklemmtes Herz darnieder,
Drum sing ich lauter Jammerlieder.
Doch, Seele, nein,
Sei nur getrost in deiner Pein:
Gott kann den Wermutsaft gar leicht in Freu-
denwein verkehren
Und dir alsdenn viel tausend Lust gewähren.*

Aria

*Ächzen und erbärmlich Weinen
Hilft der Sorgen Krankheit nicht;
Aber wer gen Himmel siehet
Und sich da um Trost bemühet,
Dem kann leicht ein Freudenlicht
In der Trauerbrust erscheinen.*

Choral

*So sei nun, Seele, deine
Und trau dem alleine,
Der dich erschaffen hat;
Es gehe, wie es gehe,
Dein Vater in der Höhe,
Der weiß zu allen Sachen Rat.*

Air

*Mes soupirs et mes larmes
Ne se comptent plus.
Si chaque jour ramène la mélancolie,
Et si la détresse ne disparaît pas,
Hélas! cette peine doit tôt ou tard
Nous mettre sur le chemin de la mort.*

Récitatif

*Mon Dieu bien-aimé me laisse l'appeler en vain
Et ne laisse dans mes sanglots
Entrevoir aucune consolation.
L'heure du réconfort se laisse bien deviner au
loin,
Seul, pourtant, je dois toujours implorer en vain.*

Choral

*Le Dieu qui m'a promis
Son soutien de tous les instants
Se laisse maintenant chercher en vain
Dans ma tristesse.
Hélas! Serait-il à jamais entré
Dans une cruelle colère contre moi,
Ne peut-il, ne veut-il plus comme avant
Avoir pitié avec des malheureux?*

Récitatif

*Mon tourment va s'aggravant
Et me vole tout repos,
L'urne de ma misère est déborde de mes
larmes
Et cette détresse qui ne s'apaise pas
peu à peu me retire toute sensibilité.
Des nuits accablées par les soucis
Oppressent mon coeur,
Voilà pourquoi tant de chants désespérés.
Pourtant, ô mon âme, non,
Sois confiante, dans ta peine :
Dieu peut facilement transformer l'amer breu-
vage en un vin de fête,
Et t'offrir alors d'innombrables plaisirs.*

Air

*Geindre et pleurer pitoyablement
Ne soignent pas la maladie des soucis;
Mais qui regarde vers le Ciel
Et y cherche son réconfort,
Celui-là verra vite un rayon de bonheur
Traverser son coeur plein de tristesse.*

Choral

*Mon âme, reprends-toi maintenant,
Et n'aie confiance qu'en lui
Qui t'a créé;
Quoiqu'il arrive,
Ton Père au plus haut Cieux
Sait décider en toute chose.*

Les trois premières années de Bach à Leipzig sont les mieux documentées : l'intégralité de ses cantates hebdomadaires nous est parvenue, dont celle-ci, *Meine Seufzer, meine Tränen* composée en 1726 pour le deuxième dimanche après l'Epiphanie, le 20 janvier.

S'il faut observer une chose dans cette cantate, c'est sa parfaite symétrie... cachée ! Elle ne se révèle que si l'on ne considère que les cinq premiers éléments de la cantate : au centre un choral, aux deux extrémités un air, deux récitatifs intercalés.

La symétrie est l'œuvre du librettiste, Georg Christian Lehm (1684-1717), qui avait publié un cycle complet de textes à mettre en musique pour les offices, auquel Bach eut recours une dizaine de fois. Le choral final ne figure pas dans le texte original, c'est un ajout de Bach.

Bach orchestre la cantate en respectant la perspective et la symétrie initiales : tutti pour le choral central, continuo seul pour les récitatifs, flûtes à bec pour les airs - colorées par le hautbois de chasse dans le premier, par le violon solo dans le second. L'équilibre est soigné jusqu'à donner quasi-mêmes durées aux deux airs.

Il est d'usage dans les offices de cette période liturgique de l'Epiphanie de faire référence à un épisode de la jeunesse du Christ dans lequel ses parents le cherchent en vain dans Jérusalem avant de le trouver au temple écoutant et interrogant les docteurs. Ce texte de Luc (2, 41-52) est lu comme une parabole de l'homme cherchant, appelant Dieu, sa vie durant. Le premier air dessine cette détresse sur un lent balancement, jouant de la plainte des deux flûtes à bec et des arabesques sombres du hautbois de chasse. Le dernier mot, *Pein* (la peine), semble littéralement sans fin.

Le récitatif révèle la cause de cette angoisse : Dieu laisse l'homme l'appeler en vain. Son horizon, ce sont ces pleurs (*flehen*) sur lesquels l'alto s'échoue en une longue vocalise.

Le cœur de la cantate est un choral du XVIIe siècle d'après Isaïe se lamentant sur l'absence de Dieu. C'est l'alto qui le chante, dans le prolongement de son récit. Curieusement, la mélodie semble contredire le caractère désespoiré du texte. Mais c'est probablement le but recherché par Bach. Un peu comme la sonnerie de la cavalerie apporte l'espoir aux assiégés du fort...

Car ce choral (qui comptait au total six strophes), l'auditoire en connaissait la fin, qu'elle fut citée ou pas : c'est la réponse de Dieu : « Vous êtes sans cesse devant mes yeux, rien ne peut nous séparer, pas même Satan ». C'est donc l'axe autour duquel pivote la cantate, le texte évoquant l'état initial, la musique annonçant l'état final.

En effet, si la soprano commence son récit de façon erratique, son trouble se dissipe peu à peu et, sur une belle cadence, elle prépare l'entrée de la basse pour l'air final. La basse symbolise la voix de Dieu. Et ces deux flûtes, peut-être les humains qui suivent le violon solo, fin faisceau de la sagesse divine ? L'air est en deux parties, l'une affligée, retombant sans cesse, l'autre en phrases ascendantes, tournées vers le ciel comme le suggère le texte.

Le choral final s'en remet à Dieu, dissipant ce long voyage solitaire par un chant collectif en mode majeur.

Christian Leblé